

Récit de Hautes-Terres

Depuis ce matin, Elie était seul habitant de Hautes-Terres. Mère l'avait préparé au grand départ depuis ces dernières lunaisons. Cette nuit, Elie l'avait veillée et, tout doucement, elle s'était effacée du monde des vivants. Juste avant l'Effacement Elie avait recueilli son dernier souffle, comme on lui avait appris à le faire pour accompagner l'*Anam Cara*, préparer le passage dans l'au-delà. On pourrait alors, au troisième lever de soleil, invoquer l'eau, la terre, le feu, les airs. C'est ainsi que l'on pratiquait, à Hautes-Terres ; un seul et unique culte prévalait depuis la nuit des temps. Maintenant Elie savait faire, il ferait. Mère lui avait tout enseigné ; le travail de la terre, les plantes, la médecine, comment mettre bas, le chant, la poésie, la prière, se méfier des hommes et des divinités, jusqu'aux préparatifs pour le dernier passage.

Passé la troisième matinée dans l'accompagnement de Mère vers sa nouvelle demeure, passé les nuits prochaines à pouvoir côtoyer son propre chagrin, Elie serait prêt à découvrir le monde extérieur. C'est à dire descendre dans la vallée, jusques aux bas cantons, et par de là, si les cieux étaient cléments, rejoindre enfin Grand-Cap, où il se dit que les eaux gagnent sur la terre des hommes et dévorent aussi ceux qui les affrontent insolemment.

Les hommes, justement ; Elie était de plus en plus impatient de les rencontrer. Il avait toujours assisté Mère pour soigner plantes et bêtes. Dernièrement elle l'avait autorisé à l'accompagner pour soulager les gens, les arracher quand cela était possible aux griffes du néant. Elle disait « Voici Fils, bientôt il viendra seul ».

Mais comment être sûr que Fils était prêt ? Mère était partie bien tôt, serait-il à la hauteur ? Depuis le temps que Mère pratiquait dans ces contrées ! Il faudrait sans doute partir loin, très loin, de l'autre côté du Monde, là où ni lui, ni Mère n'étaient connus. Ces questions tournaient inlassablement en boucle, mais il n'eut pas le loisir de les laisser l'envahir longtemps. On frappait à la porte. Cela était si rare qu'il se demanda s'il n'avait pas rêvé. Les coups redoublèrent. Quand il ouvrit, un gamin hirsute et comme monté sur ressort se précipita dans la pièce. Elie eut du mal à comprendre de quoi il retournait tant le débit de l'enfant était rapide, saccadé, entrecoupé de sanglots et de morve qui s'échappait régulièrement de ses narines.

On avait besoin de Mère, urgemment mais assez loin d'ici... dans la vallée, un village qui se nommait Fondepuits où le grand frère se mourait, emporté semblait-il par un mal dont on n'avait idée. Le gosse s'arrêta un instant pour reprendre sa respiration, et son regard se porta brusquement sur le corps allongé de Mère. Il poussa un cri d'effroi puis, resta planté là, figé, observant le malheur qui avait frappé et allait, de fait, s'étendre jusqu'à chez lui. Elie prit son visage dans ses mains, l'approcha contre lui. Le gamin se laissa faire et aussi bruyamment qu'il avait fait irruption, s'abandonna au silence, sa tête encore humide blottie contre ce ventre chaud, bienveillant. Alors Elie s'entendit prononcer ces paroles, si lourdes de conséquences :

— Ne t'en fais pas, ton frère s'en sortira. Le gamin se détacha violemment et s'écria dans un mélange de colère et de résignation :

_ Non c'est pas vrai, vous dites ça comme ça, mais c'est qu'des mensonges... mon frère ... y peut plus êt' sauvé...vous l'savez de tout' façon maint'nan que Mère n'est plus, y a plus rien à fair' c'est foutu, et t'es qui toi d'abord ? Et puis j'peux pas rentrer seul, j'vas m' fair' esquinter. J'veux mourir moi aussi.

_ Je suis celui qui guérit, maintenant, et ni toi ni ton frère n'allez mourir. Tu m'entends, gamin, ton frère vivra !

_ Jure !

Elie n'eut pas d'autre choix.

_ ... J'en fais le serment devant *Anann*. Elie s'agenouilla et fit le signe.

Avant de se mettre en route, il prit délicatement un flacon qu'il enveloppa d'un linge épais, le fourra avec mille précautions dans son baluchon. Le voyage fut plus long qu'il ne pensait. Le gamin était épuisé, Elie le porta sur ses épaules à maintes reprises. Il fallait gagner du temps, arriver avant qu'il ne soit trop tard. Les ombres s'allongeaient, l'air fraîchissait, peut-être la végétation, si abondante par ici – Elie n'avait jamais été aussi loin dans la vallée –, la densité des forêts, ou tout simplement l'heure tardive. Quand ils arrivèrent à la sorgue, ici à Fondepuits la nuit avait déjà gagné sur le jour qui s'était plus rapidement effacé. Le gamin le guida jusqu'à l'extérieur du village vers une maison que l'on distinguait à peine tant la forêt s'était épaissie. L'humidité semblait avoir dévorée la vieille demeure.

Passé l'étonnement, l'incompréhension ... Mais qu'est-ce qui t'as pris de ramener ce drôle par icitte ? Elle est où Mère ? ... On peut pas te faire confiance, je le savais moi, ... bon on règlera ça après, c'est qui lui ? ... On fit quand même entrer l'inconnu. On l'amena dans un renfoncement, lequel devait faire office de chambre et qui bien que passablement obscur paraissait agréable et soigné. Mais Elie était dans un autre espace, un lieu à l'intérieur de ce lieu où lui seul pouvait aller. Il sentait la Mort, tout proche, qui rôdait. Contre le mur du fond il discerna une présence vers laquelle il s'avança, happé par un appel qu'il ne pouvait ignorer. Un jeune homme gisait sur sa couche ; le visage trahissait des signes de lutte contre la douleur et l'épuisement. Elie passa une main par-dessus. Plus de souffle, rien, ... ou presque. La vie quittait ce corps qui n'aspirait qu'au repos éternel. Il arrivait trop tard... et pourtant il avait fait un serment. C'est alors qu'il se souvint du flacon. Il aurait bien voulu ne pas avoir à l'utiliser, le ramener intact chez lui pour finir ce qu'il avait à faire, avec Mère qui l'attendait pour le dernier passage. Cruel dilemme qui se présentait à lui : sauver une âme – il était encore temps, pensait-il – et abandonner Mère ou laisser mourir un pauvre hère et commettre un parjure. Quel que soit le choix, il savait désormais qu'il était condamné à perdre la tranquillité d'esprit dans laquelle il avait vécu toutes ses années auprès de Mère et qu'il mesurait à présent. A cette heure il comprit ce que voulait dire grandir, devenir Homme. Son choix allait conditionner toute sa vie, mais il savait au plus profond de son être, que celui-ci était déjà fait. Si peine et remord il y avait, puisse au moins la conscience être en paix avec l'homme qu'il devenait, préserver une part d'intégrité de sa nouvelle personne. Il se retourna et, d'une voix calme et autoritaire annonça qu'il devait être seul, maintenant, ne voulait être dérangé sous aucun prétexte.

_ Mère pardonnez-moi pour ce que je m'apprête à faire. Vous allez encore sauver une âme, la dernière, en payant de la vôtre et c'est moi, votre fils, qui le décide ainsi, m'arrogant un pouvoir que je crois légitime. Vous auriez voulu cela, il ne peut en être autrement.

Elie fixa cette pensée et s'y encra. Plus tard, serait l'action. Des gestes seraient exécutés et la Parole s'accomplirait. Il resta ainsi un temps indéfini, puis avec précaution il retira le flacon du baluchon, le présenta devant le visage du gisant, et d'une voix solennelle lui adressa ces dernières paroles :

-Voici le souffle par qui toute vie s'achève et toute vie renaît. Moi, Fils, je t'offre ce souffle de vie en mémoire de Mère qui en accepte le sacrifice et t'exhorte de vivre afin qu'il soit transmis à son tour et perpétué à jamais comme cela s'est toujours fait depuis que le Monde est Monde, et les Hommes ses hôtes, ainsi soit-il. Alors, d'un geste qui se voulait ferme et assuré, il ôta le bouchon, libérant le souffle sacré condamnant aussi Mère à errer sur la terre des hommes pour les siècles des siècles.

Récit de Basses-Terres

Aujourd'hui le plateau de Hautes-Terres est un désert de pierre et de sable que seul, un vent sec et violent traverse de part en part, balayant toute vie qui voudrait s'y accrocher.

Ici, dans la vallée –jadis appelée Basses-Terres– on continue à vénérer depuis des temps très anciens celui qui se faisait appeler Fils et, s'en est venu, un jour de Hautes-Terres pour ramener chez les vivants une âme qui avait déjà franchi le passage. Fils, tu es notre Sauveur quoiqu'en disent les esprits forts, certains affirmant que tu aurais soigné un malade comme l'aurait fait un simple guérisseur d'autres que tu aurais contrevenu au rite du passage en t'appropriant de sombres pouvoirs et qu'aux dernières lueurs du crépuscule on peut entendre une plainte venue d'on ne sait où, quelque âme prisonnière des lieux, condamnée à l'errance perpétuelle. Ce ne sont que simples ragots, tous ceux qui y souscrivent bafouent la parole des anciens. La parole qui se transmet et se perpétue de bouche à oreille, comme le souffle de vie, d'âme à âme depuis que les êtres parlent, vivent et meurent.

A.S.